

VISITE CRITIQUE

de Claude Darras

OLIVIER
DEBRÉ
SIGNES-PAYSAGES



En 1998, Olivier Debré réalise le rideau de scène de l'opéra de Shanghai
© (Photo Marc Deville)

À Martigues, le musée Félix Ziem accueille les Signes-Paysages d'Olivier Debré

par Claude Darras, critique d'art et de littérature

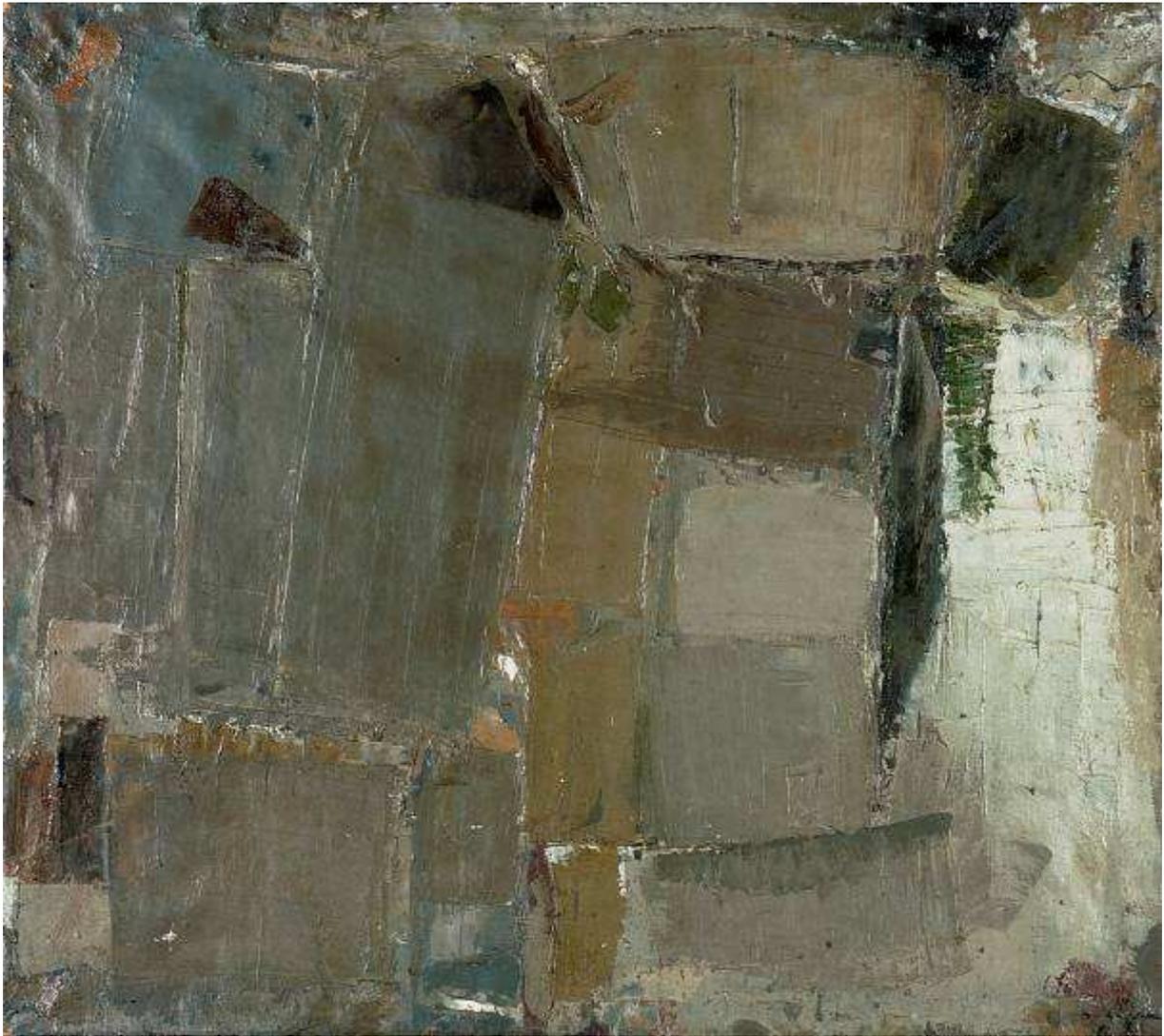
De Félix Ziem (Beaune 1821, Paris 1911) à Olivier Debré (Paris 1920-1999), la peinture de paysage inventorie un répertoire de formes et de modes d'expression étonnamment nombreux et éclectique. À travers la nature, c'est souvent l'artiste lui-même qui s'analyse, et son tableau en est parfois l'exact miroir. Aussi la volonté de confronter, dans le sillage du peintre voyageur et orientaliste bourguignon, l'une des personnalités majeures de l'abstraction française aux paysagistes collectionnés par le musée martégal dénote-t-elle une lucidité rare et savante qui incite à complimenter Lucienne Del'Furia, conservateur en chef de l'institution, et son équipe. Célébrants de ce bel « hymne à la nature », le symboliste Jean Francis Auburtin (1866-1930) et l'Aixoïse Gabriel Laurin (1902-1973) ont précédé Olivier Debré aux cimaises du musée de la Venise provençale.



Sans titre, Circa 1990, 210 x 500 cm. Collection particulière. © Jef Rabillon

Quatre bonnes étoiles : Le Corbusier, Picasso, Lansky et Gilioli

Fils du célèbre pédiatre Robert Debré et frère de l'ancien premier ministre Michel Debré, Olivier Debré est aussi, par sa mère, le petit-fils du peintre Édouard Debat-Ponsan. Il commence à peindre dès l'enfance (à 6 ans !) privilégiant les bords de Loire, à l'écart de la propriété maternelle des *Madères*, près d'Amboise. Il y revient toujours intercalant les séjours tourangeaux de « chasses au motif » aux États-Unis, en Inde, au Japon, en Chine, au Yémen, en Scandinavie et sur... la banquise ! Licencié en histoire à la Sorbonne (1942), il étudie... l'architecture aux Beaux-Arts (où il est admis en 1938) et rend de multiples visites à Charles-Édouard Jeanneret dit Le Corbusier, dans son atelier de la rue de Sèvres, à Paris, dès 1939. La fréquentation assidue, à partir de 1942, de Pablo Picasso rue des Grands-Augustins décide de l'inclination du jeune architecte vers des « constructions » picturales plus abstraites que ses primes compositions qui balancent entre impressionnisme et expressionnisme. Sous l'Occupation, il rejoint la Résistance et il est blessé sur une barricade à la Libération en août 1944. Naît alors une noire et douloureuse « période » inspirée de l'horreur du conflit et des camps de concentration : *le Mort de Dachau*, *le Sourire du Nazi*, *le Mort et son âme*. Encre, gouache, peinture aluminium, plâtre, cendre et gravier révèlent l'indicible, l'abominable, l'inhumain, par le truchement de monochromes blancs où matériaux et signes tracent des empreintes incertaines dont la dureté coïncide avec les travaux de Jean Fautrier et d'Alberto Giacometti. En 1946, le peintre André Lansky influence son retour aux fulgurances du chromatisme et l'abandon progressif de la thématique précédente. Après la guerre, il apparaît comme l'une des figures-clés de l'avant-garde et fait la connaissance de ses pairs dans l'abstraction : Jean-Michel Atlan, Hans Hartung, Serge Poliakoff, Gérard Schneider, Pierre Soulages, Nicolas de Staël et Maria Elena Vieira da Silva. À ce moment-là, l'amitié d'Émile Gilioli amène les deux hommes à exposer de concert : en 1953, il montre au public de nouveaux *Signes-Personnages*, huiles sur toile et encres de Chine sur papier primitivement associées aux horreurs de la guerre ; il les expose au milieu des sculptures de Gilioli, Étienne-Martin et François Stahly. C'est à ce moment-là qu'il entreprend l'étude des *Signes-Paysages*. En mai 1968, la révolte estudiantine soufflera la vedette au duo Debré-Gilioli, invité du musée Galliera...



Personnages au bord de la mer, 1953, huile sur toile, 109 x 121 cm. Collection particulière. © Béatrice Hatala

Rythmes et couleurs du paysage

Tout au long de sa vie, il se ressourçait en Touraine. Au début de la décennie 1960, il opère une espèce de mutation à la faveur de laquelle les « signes » de ses toiles s'épurent et s'allègent en traduisant l'émotion ressentie à l'écoute de la musique des paysages des bords de Loire. Superbes et vertigineux territoires parcourus par les ondes de couleurs fluides où l'idéal se laisse toucher et aimer ainsi qu'un cristal sans fêlure : immergé dans le décor où il a planté son chevalet, il interprète la réalité qu'il vit, contemple et détaille par les rythmes et la polychromie d'idéogrammes figurant le fleuve, les arbres et les maisons. L'intensité des sensations qu'il éprouve s'exprime dans des grands formats (un support qu'il emploie depuis 1945) qui restituent la lumière, l'environnement, le climat, l'ambiance du sujet -du site- et sa subjectivité. Chacune des séries se caractérise par l'apparition de teintes et d'harmonies distinctes qui émanent des lieux mêmes. Les titres des *Signes-Paysages* qu'il développe des années 1960 à sa mort sont loquaces

à cet égard : *Bleu le soir à Royan*, *Loire d'hiver près d'Amboise*, *Jérusalem ocre-rose*, *Neige grise de Sletthalen*.

Sa première rétrospective est présentée en 1975 au musée d'Art et d'industrie de Saint-Étienne puis au musée Picasso d'Antibes. D'autres manifestations jumelles suivront à : Nantes (musée des beaux-arts, 1976), Cardiff (National Museum of Wales, 1977), Jau, près de Pau (fondation du château de Jau, 1980), Tours, Poitiers et Strasbourg (exposition itinérante, 1980-1981), Orléans (musée des beaux-arts, 1985), Paris (Bibliothèque nationale, 1987 ; galerie nationale du Jeu de Paume, 1995), Laval, La Roche-sur-Yon, Angers et Rodez (exposition itinérante, 1991-1992), Montbéliard, Valence et Ajaccio (1993).



Typhon clair, Kiyoharu, 1991, 80 x 80 cm. Courtesy galerie Louis Carré © Adam Rzepka



Rouge des hauts, 1959, huile sur toile, 140 x 149 cm. Collection particulière © André Morain

De l'architecture aux arts décoratifs

Parallèlement à sa peinture, il enseigne de 1980 à 1985 à l'École nationale des beaux-arts de Paris avant d'être élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1999. Il poursuit son œuvre d'architecte (conception de l'église Notre-Dame de la Source à Compiègne et d'un immeuble d'ateliers d'artistes à Paris XIII^e en 1993). Il réalise d'importantes œuvres monumentales (grande céramique à l'exposition internationale d'Osaka en 1969, fresque murale à l'ambassade de France à Washington en 1982, entre autres). Il peint les rideaux de scène de la Comédie-Française (1987) et des opéras de Hong-Kong (1989) et de Shanghai (1998). Aux termes de commandes publiques, il produit les décors et les costumes du ballet « Signes » de la chorégraphe Carolyn Carlson à l'Opéra Bastille en 1997, des fontaines pour le réseau autoroutier du Sud de la France (1994), des vitraux pour la chapelle Saint-Mandé, à Josselin (Morbihan, 1995), une tapisserie « Dessin noir » à la manufacture de Beauvais (1963), l'affiche et la couverture du programme du 48^e festival de musique d'Aix-en-Provence (1995). Invité en 1962 à participer à l'exposition « Antagonismes 2 – l'Objet » au musée des Arts décoratifs à Paris, il a même exposé un... bahut en bois sculpté et peint posé sur un socle de métal !

En mal d'étiquetage, critiques et historiens d'art le qualifient d'*impressionniste abstrait* et le classent au cœur de l'*abstraction lyrique*; il goûte peu ces syntagmes et préfère au dernier le terme d'*abstraction fervente*.

« On a souvent entendu dire qu'une peinture abstraite ne signifie rien, explique-t-il à Liliane Thorn-Petit en 1986. *C'est faux. Ces signes ne représentent certes pas la réalité traditionnellement, mais ils portent en eux, dans leurs formes, un indéniable pouvoir d'expression (...). Aussi abstrait que l'on soit, on ne peut pas faire autre chose qu'une image de la réalité.* » À Bernard Noël, un de ses meilleurs exégètes, il affirme trois années plus tard : « *J'indique ma source d'inspiration, mais elle ne compte pas. Le peintre a une certaine conscience, un point de départ : que le spectateur y voie autre chose n'est pas grave, c'est l'intensité qui m'importe et non pas l'histoire. Ce que les autres ressentent est la vraie réalité...* ».

Informations pratiques

Olivier Debré : Signes-Paysages

Musée Ziem boulevard du 14 Juillet à Martigues
Exposition ouverte jusqu'au 23 janvier 2011
du mercredi au dimanche, de 14h30 à 18h30
(fermé les samedis 25 décembre 2010 et 1^{er} janvier 2011)
Entrée et activités (visite guidée et ateliers) gratuites
Informations et réservations : 04 42 41 39 60

Bibliographie

Olivier Debré, par **Éric de Chassey** - biographie par Lydia Harambourg (éditions Expressions contemporaines, 2007, 240 pages, 49 €)
Debré, **dessins 1945-1960**, par Bernard Noël (éditions Adam Biro/musée d'Art et d'histoire de Saint-Denis, 1990)
Debré, dans *Portraits d'artistes*, par Liliane Thorn-Petit (RTL édition, 1987, 226 pages, épuisé)
Revue *Art absolument* - n° 32 - novembre-décembre 2009 : Olivier Debré à l'espace d'art contemporain Fernet-Branca de Saint-Louis (Haut-Rhin). Marie Courtois s'entretient avec Gérard Cahn, commissaire de l'exposition.

Photographies

Nous remercions très vivement la famille d'Olivier Debré ainsi que les éditeurs angevins Daniel Chabrisoux et Jean-Charles Le Meur (éditions Expressions Contemporaines) de nous avoir permis d'utiliser les remarquables photographies parues dans l'ouvrage « Olivier Debré » d'Éric de Chassey et Lydia Harambourg. Notre gratitude va plus spécialement aux photographes Marc Deville, Béatrice Hatala, André Morain, Jef Rabillon et Adam Rzepka.

*** les carnets d'eucharis



Dossier à télécharger

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2010/12/23/les-signes-paysages-d-olivier-debre.html>

